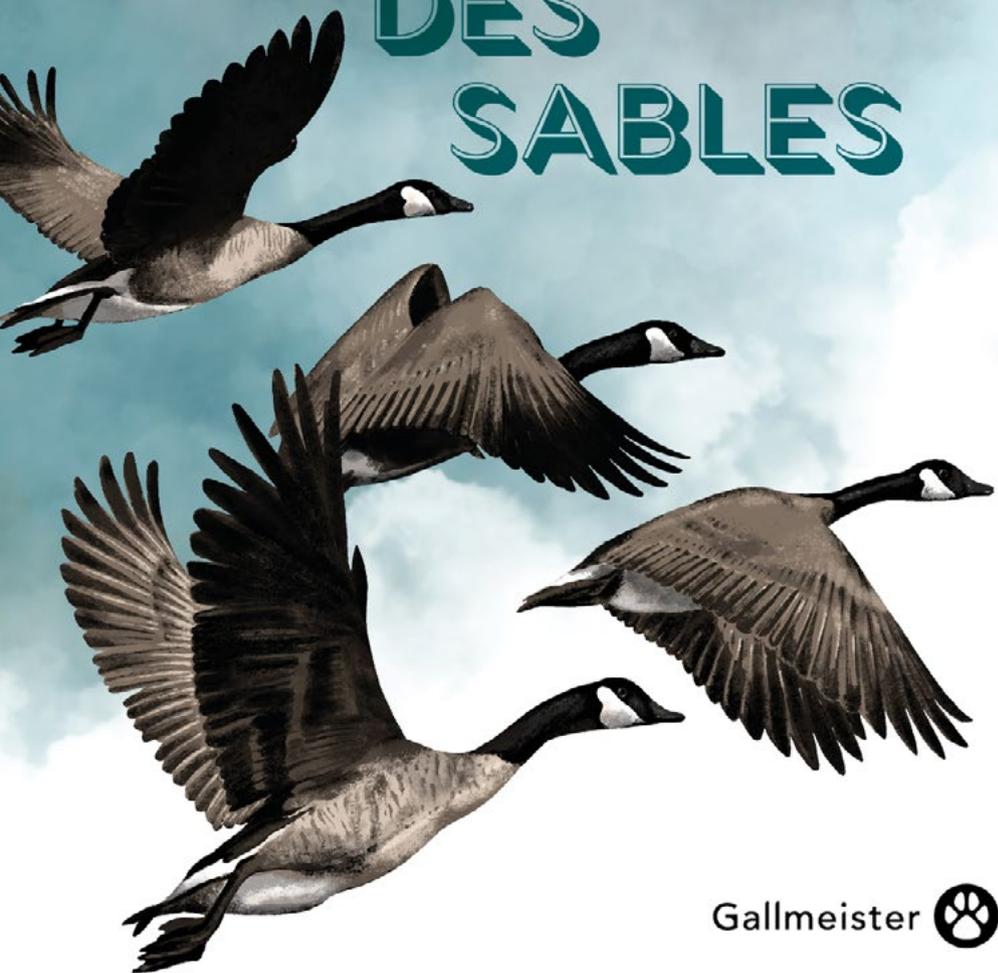


ALDO LEOPOLD

ALMANACH
D'UN COMTÉ
DES
SABLES



Gallmeister 



Gallmeister

ALMANACH D'UN COMTÉ DES SABLES

Aldo Leopold

ALMANACH D'UN COMTÉ DES SABLES

*Traduit de l'américain
par Éric Chédaille*



Gallmeister

FICTION

Titre original: A SAND COUNTY ALMANAC

© Éditions Gallmeister, 2022, pour la traduction française

EPDF ISBN 978-2-404-01668-9

ISSN 1956-0982

Illustration de couverture © Stéphane Kiehl

Conception graphique : Aurélie Bert

À mon Estella

AVANT-PROPOS

IL Y A ceux qui peuvent vivre coupés de la nature et ceux qui ne le peuvent pas. Ces essais sont les ravissements et les dilemmes d'un homme qui ne le peut pas.

Comme les vents et les couchers de soleil, les choses de la nature étaient tenues pour aller de soi, cela jusqu'à ce que le progrès commence à les oblitérer. Nous nous trouvons aujourd'hui devant la question de savoir si un "niveau de vie" toujours plus élevé vaut son coût en éléments naturels, sauvages et gratuits. Pour nous, qui sommes la minorité, la possibilité de voir des oies est plus importante que la télévision, et celle de trouver une passe-fleur est un droit aussi inaliénable que la liberté de parole.

Ces choses de la nature étaient, je l'admets, de peu de valeur pour les hommes jusqu'à ce que la mécanisation nous assure un bon petit déjeuner et jusqu'à ce que la science dévoile l'histoire de leur origine et de la manière dont elles vivent. La totalité du conflit se ramène par conséquent à une question de degré. Nous autres minoritaires voyons dans le progrès une loi des bénéfices décroissants; nos adversaires, non.

On doit s'accommoder des choses telles qu'elles sont. Ces essais sont mes accommodements. Ils sont regroupés en trois parties.

La première dépeint ce que ma famille et moi voyons et faisons dans notre refuge des fins de semaine, la "cabane", où nous échappons à trop de modernité. Dans cette ferme de sable du Wisconsin, d'abord épuisée puis abandonnée par notre société en croissance constante, nous tâchons de reconstruire, à coups de bêche et de hache, ce que nous sommes en train de perdre ailleurs. C'est ici que nous recherchons – et trouvons encore – notre viande des mains de Dieu.

Ces croquis sont disposés par saisons sous la forme d'un "Almanach d'un comté des sables".

La seconde, "Croquis ici et là", relate certains épisodes de ma vie qui m'ont enseigné, graduellement et parfois douloureusement, que la compagnie marche en ordre dispersé*. Ces épisodes, disséminés sur tout le continent et sur quarante années, présentent un bel échantillon des questions réunies sous une même étiquette : la protection de l'environnement.

La troisième, "Le résultat", présente, en termes plus logiques, certaines des idées par lesquelles nous autres dissidents justifions notre dissentiment. Seul le lecteur sympathisant voudra se coller avec les questions philosophiques de cette troisième partie. Sans doute peut-on dire que ces

* *Compagnie* au sens militaire et désignant par là les organes de la protection de l'environnement. Allusion à Henry David Thoreau, qui se disait fier d'avoir trouvé un meilleur tambour pour lui donner la cadence. (Toutes les notes sont du traducteur.)

essais enseignent à la compagnie comment remarquer d'un même pas.

La protection de l'environnement marque le pas parce qu'elle est incompatible avec notre concept abrahamique de la terre. Nous maltraitons celle-ci parce que nous la regardons comme notre propriété. Le jour où nous la verrons comme une communauté à laquelle nous appartenons, peut-être commencerons-nous à en user avec amour et respect. Il n'est pas d'autre alternative pour qu'elle survive à l'impact de l'homme mécanisé, ni pour que nous récoltions la moisson esthétique qu'elle est en mesure, sous l'égide de la science, d'apporter à la culture.

Le fait que la terre est une communauté est le concept élémentaire de l'écologie, mais le fait qu'il faut l'aimer et la respecter est un prolongement de l'éthique. Que la terre produit une moisson esthétique est un fait connu de longue date, mais souvent oublié récemment.

Ces essais tentent de souder ces trois concepts.

Une telle vision de la terre et des gens est, bien évidemment, sujette aux confusions et déformations de l'expérience et des partis pris personnels. Mais où que réside la vérité, ceci au moins est clair comme du cristal : notre société en constante croissance est pareille à un hypocondriaque, à ce point obsédée par sa santé économique qu'elle en a perdu la capacité de rester en bonne santé. Le monde entier est tellement avide de multiplier les baignoires qu'il en a perdu la stabilité nécessaire pour les fabriquer, sans parler de fermer le robinet. À ce stade, rien ne pourrait être plus salubre qu'un salubre soupçon de mépris pour une pléthore de biens matériels.

Peut-être un tel changement de valeurs se peut-il réaliser en réévaluant des choses artificielles, fades et confinées à la lumière des choses naturelles, sauvages et libres.

Aldo Leopold
Madison, Wisconsin
4 mars 1948

PREMIÈRE PARTIE

ALMANACH D'UN COMTÉ DES SABLES

JANVIER

DÉGEL DE JANVIER

CHAQUE ANNÉE après les blizzards du milieu de l'hiver, survient une nuit de dégel où l'on entend dans la campagne le tintement de l'eau qui dégoutte. Cela provoque d'étranges remuements, non seulement chez des créatures couchées pour la nuit mais aussi chez d'autres, qui se sont endormies pour la durée de l'hiver. Pelotonnée dans les profondeurs de son trou, la moufette en hibernation s'étire, se risque dehors et, ventre traînant dans la neige, s'en va arpenter le monde détrempé. Sa trace est un des premiers événements datables dans ce cycle de commencements et d'arrêts qu'on appelle une année.

Il est probable que cette trace témoigne d'une indifférence, rare en toute autre saison, pour les affaires banales : elle file tout droit à travers la campagne comme si son auteur avait attelé son chariot à une étoile et lâché les rênes. J'emboîte le pas à cette moufette, curieux de son état d'esprit et de son appétit, ainsi que de sa destination si elle en a une.

Les mois de l'année, de janvier jusqu'à juin, voient une progression géométrique dans l'abondance des divertissements. En janvier, on suivra la trace d'une moufette, on regardera si les mésanges sont baguées, quels jeunes pins les cerfs ont grignotés, quels terriers de rats musqués ont été fouis par des visons, cela avec seulement un détour aussi *occasionnel* que modeste vers d'autres activités. L'observation de janvier peut être aussi simple et paisible que la neige, et presque aussi continue que le froid. On a le temps non seulement de voir qui a fait quoi, mais aussi de spéculer sur ses raisons.

Effarouché à mon approche, un campagnol détaille mollement en travers de la trace de la moufette. Pourquoi est-il sorti en plein jour? Sans doute déplore-t-il ce dégel: aujourd'hui, son labyrinthe de tunnels secrets, laborieusement mâchouillé à travers les herbes entremêlées sous la neige, n'est plus que sentes ridiculement exposées à la vue de tous. Le premier soleil s'est bien ri des lieux essentiels au système économique de ce petit rongeur!

Citoyen avisé, le campagnol sait que l'herbe pousse afin que les souris puissent l'engranger en meules souterraines, et que la neige tombe afin qu'elles puissent construire des passages d'une meule à l'autre. Offre, demande et transport sont ainsi parfaitement organisés. Pour cet animalcule, neige est synonyme d'affranchissement du besoin et de la peur.

Une buse pattue vient planer au-dessus de la prairie. Voilà qu'elle s'immobilise, en sustentation à la manière d'un

martin-pêcheur, puis s'abat telle une bombe à plumes* sur la zone humide. Elle ne reprend pas son essor et j'en déduis qu'elle a capturé et dévore quelque rongeur-ingénieur inquiet qui n'a pas pu attendre la nuit pour aller inspecter les dégâts subis par son monde bien ordonné.

La pattue ignore pour quelle raison l'herbe croît, mais elle sait que la neige fond afin que les buses puissent de nouveau attraper des campagnols. Elle est redescendue de l'Arctique dans l'espoir des dégels, car ce phénomène est pour elle synonyme d'affranchissement du besoin et de la peur.

La trace de la moufette pénètre dans les bois, traverse une clairière où les allées et venues des lapins ont tassé la neige et l'ont mouchetée de leurs mictions rosâtres. Exposés depuis peu, de jeunes plants de chêne ont payé au dégel le prix d'une tige fraîchement écorcée. Des touffes de poils de lapin témoignent des premiers affrontements entre mâles en rut. Plus loin, je tombe sur un emplacement ensanglanté entouré d'un grand arc tracé par les ailes d'une chouette. Le dégel a affranchi ce lapin du besoin, mais lui a valu aussi un imprudent abandon de sa peur. La chouette est venue lui rappeler que des idées de printemps n'exonèrent en rien de la prudence.

La trace de la moufette se poursuit, ne montrant nul intérêt pour une possible pitance comme pour les ébats ou les infortunes de ses voisins. Je me demande ce qu'elle a

* Bombe à plumes: au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les Américains mirent au point une bombe contenant des plumes porteuses de la rouille du blé.

en tête, ce qui l'a sortie du lit. Peut-on prêter des motifs romantiques à cette corpulente cliente qui traîne sa panse à travers la neige fondue ? Pour finir, la trace s'engage sous un empilement de bois flottés et n'en ressort pas. J'entends l'eau qui s'égoutte au milieu des branchages et j'imagine que la moufette l'entend aussi. Toujours en conjectures, je reprends le chemin de la maison.

